

SIMILAIRES DE PERRAULT

DANS LA TRADITION CONTEMPORAINE



PLUSIEURS contes apparentés à ceux de Perrault, mais présentant des épisodes qui n'y figurent pas, m'ont été narrés vers 1872 ou 1873. J'avais alors huit à neuf ans. Ma conteuse, Mademoiselle Drouin approchait alors de la soixantaine. Elle possédait une bibliothèque de petits volumes, des almanachs, etc., et il est possible qu'elle y ait parfois puisé.

Néanmoins je tenais d'elle divers contes, qui ont paru dans la revue, sous le titre de *Contes de la Beauce et du Perche : Bocévaïne, Jean Bête*, qui sont absolument populaires, dans cette région, et dont j'ai renouvelé plusieurs variantes.

IX

LE PETIT POUCKET

Il y avait une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient trois garçons. Les deux aînés étaient de la taille des autres enfants; mais le troisième n'était pas plus haut que le pouce. On le mettait coucher dans un sabot. A l'école il écrivait avec une plume de moineau. Il lui arriva maintes aventures. Un jour il était tombé dans le pot-à-lait et avait failli s'y noyer. Il était aussi fort malicieux, mais lorsqu'on voulait l'attraper, il se coulait par la *musse au chat*.

Ce bûcheron et cette bûcheronne étaient tout à fait pauvres; ils ne savaient plus comment nourrir leurs trois enfants, bien que Poucet ne coûtât guère, mais il ne fallait pas faire d'injustice. On résolut d'aller les perdre tous les trois dans la forêt. Petit Poucet qui était toujours caché quelque part avait entendu ce complot; il n'en dit rien cependant à ses frères.

(1) Cf. t IX, p. 36, 92, 379, 375 308.

Le lendemain, le bûcheron, la bûcheronne et leurs trois enfants partent pour la forêt. Ils avaient pris avec eux leur charrette pour ramener du bois. Tandis que leurs enfants étaient occupés à fagoter, le bûcheron fait signe à sa femme et ils montent en voiture; ils fouettent le cheval et ils laissent leurs enfants seuls au milieu des bois; mais Petit Poucet qui connaissait leur plan, s'était caché dans l'oreille du cheval et lorsque son père crie : hue ! il crie : dia ! L'animal ne savait plus où donner de la tête. En sorte qu'ils ne faisaient que tourner sans avancer, et la nuit les surprit à cette même place. Les deux autres se voyant seuls poussaient de beaux cris. Par ici ! Par ici ! leur criait leur frère de l'oreille du cheval. Ils entendirent son appel et accoururent à la voiture, et bien contre le gré du bûcheron et de la bûcheronne, il fallut les accepter.

La nuit était venue et il y avait trop loin pour regagner la maison. On apercevait une petite lumière qui brillait dans le lointain. Le bûcheron conduisit son cheval de ce côté et ils ne tardèrent pas à arriver près d'un beau château. Ils frappèrent à la porte, Une femme vient leur ouvrir : — Hélas ! leur dit-elle, je ne puis vous recevoir. C'est ici la demeure d'un ogre qui mange les petits enfants.

Qu'importe, on ne pouvait passer la nuit dans cette forêt, où on courait tout autant de risque de la part des loups.

Pendant tout ce temps-là le bûcheron avait fait mine de remiser sa voiture sous la charreterie, mais profitant de l'instant où ses enfants terrifiés ne pensaient qu'à l'ogre dont on les avait menacés, il fouette le cheval, la bûcheronne, qui était de connivence, n'était point descendue ; les voilà partis laissant leurs enfants à la merci de l'ogre.

*
**

La femme de l'ogre était une bonne personne; elle prit en pitié ces trois enfants qui pleuraient à en fendre le cœur et résolut de les sauver. Elle les fait cacher sous son lit, leur recommandant le plus grand silence. Pan ! Pan ! voilà l'ogre qui arrive. Il s'assied près du feu et se met à manger. A chaque instant il reniflait à droite et à gauche. « Ça sent la chair fraîche ici ! » s'écrie-t-il tout à coup, et il se met à chercher par toute la chambre; il regarde sous le lit et aperçoit les malheureux enfants, tout transis de peur et il les attire au milieu de la chambre. Mais Petit Poucet s'esquive par un trou de souris; l'ogre a beau farfouiller avec son bâton, il ne peut le faire

sortir. Il lui reste les deux autres qu'il va égorger avec son coutelas. Mais sa femme lui fait remarquer qu'il y a déjà deux moutons de tués, un chevreau, du gibier de toute sorte, que ça fait bien de la viande à la fois et qu'il vaut mieux, si on ne veut pas en perdre, attendre au lendemain pour tuer les enfants. L'ogre se rend à cet argument et il dit à sa femme d'aller se coucher.

Au milieu de la nuit, Petit Poucet sort de son trou. Le feu n'était pas éteint dans l'âtre, il fait rougir une aiguille et se fauflant jusqu'au lit de l'ogre il la lui enfonce dans les yeux. Celui-ci, fou de douleur, se lève en rugissant; il s'arme de son couteau et veut, en tâtonnant, égorger les malheureux enfants, mais il ne voit plus clair et se trompe de lit: il égorge ses filles, et il veut en faire autant à sa femme qui s'enfuit affolée. L'ogre s'élançe dans les champs, hurlant et semant partout la terreur; mais nul n'avait plus peur de lui.

Petit Poucet et ses frères restés maîtres du logis, commencent par verrouiller solidement la porte et ils parcourent tous les appartements qui sont remplis de richesses.

L'ogre et sa femme ne revinrent jamais, on n'en entendit plus parler.

*
* *

Mais le bûcheron et la bûcheronne n'étaient guère plus heureux qu'auparavant; et maintenant qu'ils n'avaient plus leurs enfants, ils regrettaient bien vivement de les avoir perdus.

« Hélas ! soupiraient-ils souvent, si ces pauvres petits étaient là, combien ce logis nous semblerait moins triste. Quand il y a pour deux, il y a bien pour cinq et ce petit Poucet n'était guère coûteux à nourrir. »

Ils répétaient cela, vingt fois le jour; mais cela ne leur ramenait point leurs enfants. « Il faut, dit un jour le bûcheron, que nous partions les chercher. »

On bride le cheval, on attelle la voiture et les voilà partis pour la forêt. Ils allèrent tant que le jour dura et la nuit les surprit au milieu des bois; une lumière brillait dans le lointain, ils se dirigèrent de ce côté.

Arrivés à la porte. Toc! Toc! « Qui est là? — Nous sommes de pauvres voyageurs égarés dans la forêt. » . Un monsieur fort élégant vint leur ouvrir. C'était leur fils aîné, mais ils ne le reconnurent pas, à cause de sa bonne mine et il était un peu changé par le temps. Le

second se présenta également, mais ils ne le reconnaissaient pas davantage. Petit Poucet qui, lui, avait tout de suite et rien qu'à la voix, reconnu ses parents, s'était caché au grenier.

On les fit souper, puis on leur indiqua une chambre où ils devaient passer la nuit. Dès qu'ils se virent seuls dans un si bel appartement, le bûcheron et la bûcheronne se mirent à en faire l'inspection. Ce n'étaient que tapis précieux, dorures et meubles du plus grand prix. Aussitôt l'idée de s'approprier ces objets leur vint à l'esprit. « Il y a vraiment, se disaient-ils, des gens trop riches et d'autres trop pauvres; ces gens-là ne s'en apercevront pas et ils n'en seront pas moins riches. »

La bûcheronne se mit à ouvrir toutes les armoires. Des vases d'or et d'argent, des perles, des diamants. Jamais on n'avait vu pareilles richesses.

Le bûcheron et la bûcheronne firent de gros paquets de tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance; il ne restait plus qu'à s'enfuir et à les emporter. Une porte s'ouvrait par le grenier et de là il était facile de se laisser glisser à terre avec une corde. C'est ce qu'ils firent aussitôt.

Tandis qu'ils étaient si bien occupés, Petit Poucet n'avait pas perdu un seul de leurs mouvements; lorsqu'il les voit si bien occupés de s'enfuir, il se mit à crier de toutes ses forces.

— « Faut-il qu'on vous aide! »

Le bûcheron et la bûcheronne, entendant cette voix qui se faisait plus grosse qu'à son ordinaire se jugèrent perdus et ils se blottirent dans le foin, attérés et ne sachant que penser.

Mais Petit Poucet criait toujours plus fort.

— « Faut-il qu'on vous aide! »

Les deux frères, éveillés par tout ce bruit, allument une lanterne et viennent voir au grenier ce qui ce passe; ils n'ont point de peine à trouver les deux fugitifs qui se jugeant perdus, tombent à genoux, suppliant qu'on leur pardonne et disant qu'ils n'ont agi ainsi que poussés par la misère.

Petit Poucet n'y peut tenir davantage; il s'élançe de sa retraite et tombant dans les bras de son père et de sa mère qui le reconnaissent sans peine, il leur raconte tout ce qui s'est passé au sujet de l'ogre, qu'ils n'ont rien à craindre, qu'ils sont ici chez eux. Les deux autres se font également reconnaître, et le bûcheron et la bûcheronne versent des larmes de joie d'avoir retrouvé leurs enfants et ils étaient surtout bien heureux de les savoir aussi riches. Le reste de la nuit

ils ne firent que de beaux rêves et au matin ils se mirent à parcourir la maison de haut en bas. Ce qu'ils avaient vu n'était rien auprès de ce qui les attendait. Jamais on n'avait vu pareilles richesses: de la cave au grenier ce n'était qu'or et argent. La bûcheronne surtout n'avait pas assez d'yeux pour tout regarder. Adieu la misère! ils vécurent comme des princes jusqu'à la fin de leurs jours. Poucet et ses frères se marièrent richement et eurent de nombreux enfants.

Et mon petit conte a passé par trente-six moulins
Je n'en sais plus rien.

FILLEUL-PETIGNY.

COUTUMES ET SUPERSTITIONS AGRICOLES

XXIII

LES SOLDATS

A Viel-Salm (Luxembourg belge), on désigne sous le nom de *Sôdar* (soldat), deux ou trois gerbes de seigle et d'avoine, mises debout en faisceau.

XXIV

LES MARIONNETTES

A la moisson on laisse le blé, jusqu'à ce qu'il soit sec, tel qu'il a été fauché, c'est-à-dire en javelles couchées en lignes par terre. Si le temps menace, on en fait des *marionnettes* ou *copales*; en d'autres termes, on lie les javelles à la tête, près de l'épi et on les dresse par quatre l'une contre l'autre: quatre javelles font une gerbe (*Environs de Liège*).

ALFRED HARQU